

Histoire de la philosophie

79 L'éthique depuis le positivisme logique

Par le Dr Arthur Holmes du Wheaton College

Je crois avoir retrouvé ma voix cette semaine, c'est donc moins douloureux pour moi, et j'espère que c'est le cas pour vous aussi. La semaine dernière, nous avons examiné comment l'analyse du langage courant a élargi et assoupli l'empirisme scientifique rigide des positivistes logiques. Nous l'avons notamment constaté dans le cadre du débat sur le langage religieux des années 1950 et du début des années 1960, qui cherchait à établir une référence empirique pour parler de Dieu.

Je souhaite ce matin, un peu tard pour cela, cet après-midi, aborder la théorie éthique, depuis le positivisme logique. Nous constaterons d'emblée l'influence de l'analyse du langage ordinaire sur la remise en question de l'emprise du positivisme logique et de sa théorie émotive de l'éthique. Ayer l'exprime très clairement dans son chapitre sur l'éthique et la théologie, lorsqu'il affirme qu'il n'existe pas de véritables jugements moraux, seulement des expressions émotives, et non des énoncés relatifs à des états subjectifs, ni même de tels jugements. Ce ne sont que des descriptions d'états psychologiques, et non des jugements moraux.

Affirmer que voler est mal ou que la guerre est honteuse relève donc de l'émotion et n'apporte aucun élément de terminologie à notre propos. L'influence de l'analyse du langage courant se manifeste dans un débat qui s'est tenu au sein de ce que l'on appelle la métaéthique, un terme forgé en lien avec la quête du bien menée par G.E. Moore. Ce dernier soutenait que nous possédons une connaissance intuitive du bien, ou plutôt une reconnaissance intuitive du bien, bien que nous ne puissions la réduire à aucune propriété naturelle, au bonheur, au plaisir, à l'utilité, à une loi naturelle, ni à quoi que ce soit de définissable empiriquement ou métaphysiquement : c'est ce qu'il appelait le sophisme naturaliste.

Ayer a bien sûr répondu à l'intuitionnisme de Moore en affirmant que si l'on ne peut définir ni décrire le bien, le terme est dénué de sens. La théorie émotiviste a donc découlé de ce type de réflexion. La métaéthique, quant à elle, s'intéresse au sens du langage éthique.

On voit bien que les questions métaéthiques sont devenues primordiales suite à l'affirmation du positivisme logique selon laquelle la terminologie morale est dénuée de sens, du point de vue cognitif. Elle ne renvoie à rien. Mais l'intuitionnisme n'a pas disparu pour autant.

W.D. Ross a perpétué une forme d'intuitionnisme selon laquelle ce qui est intuitif est juste, non pas bon, mais juste. On peut distinguer ces deux termes par analogie avec la distinction entre la pensée de Mill et l'impossibilité d'agir. La pensée de Mill, ainsi

que toute éthique conséquentialiste ou téléologique, s'intéresse au bien, à un résultat positif, à la fin que nous poursuivons.

Alors que le droit se rapporte à la qualité d'un acte ou à un motif en soi, et non à ses conséquences, le droit, selon W.D. Ross, consiste toujours à agir par devoir. C'est pourquoi nous possédons une reconnaissance intuitive du droit .

Le sens de ce terme devient clair même si nous ne pouvons le réduire à aucune autre propriété, évitant ainsi l'écueil du naturalisme. Il est reconnaissable, par exemple, lorsqu'on a conclu un contrat ou fait une promesse. On constate alors l'existence d'obligations subséquentes.

Il est donc normal que nous remplissions nos obligations. Le sens de ce terme se rapporte ainsi aux obligations communément reconnues découlant de certaines relations et contrats. Vous remarquerez peut-être que ce qui commence ici est devenu beaucoup plus fréquent depuis, donnant naissance à une sorte de discours contractualiste.

Une fois le contrat conclu , nous avons des obligations. Plus tard , nous verrons que ce principe se universalise et devient le fondement de toute obligation morale, une sorte de relation contractuelle. Mais pour Ross, il ne s'agit là que d'un point de repère illustrant notre reconnaissance intuitive du droit.

Mais l'analyse du langage courant prend tout son sens lorsqu'on aborde les autres développements que j'ai mentionnés. Une approche fondée sur le point de vue moral, développée en partie par William Frankner, professeur à l'Université du Michigan, a donné lieu à une introduction largement diffusée intitulée « Simply Ethics » (Éthique en toute simplicité). Cet ouvrage d'une centaine de pages est probablement le plus utilisé et reste encore aujourd'hui une référence. Frankner était issu d'une famille chrétienne réformée et diplômé du Calvin College.

Bien que son théisme ne soit pas explicitement exprimé dans son livre, il est assurément présent en filigrane. Cela est devenu évident dans un article qu'il a écrit – je crois vous l'avoir déjà mentionné – à la fin des années 1930, si ma mémoire est bonne, en réponse au sophisme naturaliste de G.E. Moore. Il y soutenait que, si l'on ne peut déduire un devoir-être de l'être, on peut, en présence d'une prémisse supplémentaire, par exemple d'ordre théologique, déduire un devoir-être de l'être. Autrement dit, alors que A n'implique pas logiquement B, A plus B implique logiquement B. Ainsi, en ajoutant une prémisse susceptible d'introduire une source d'obligation morale, un fondement pour les valeurs, on peut déduire une obligation morale à partir de certaines prémisses factuelles.

Ainsi, si vous affirmez (prémisse B : Dieu, un être moral personnel, existe), vous introduisez immédiatement un jugement de valeur dans la prémisse initiale. Quoi

qu'il en soit, son premier article, celui qui a véritablement établi sa réputation en philosophie, a, je crois, préparé le terrain pour l'importance qu'il accordera plus tard à l'adoption d'un point de vue moral. Car le sens des termes éthiques dépend de la perspective morale que l'on adopte .

En d'autres termes, adopter un point de vue moral implique une composante non cognitive, non pas simplement émotionnelle, mais bien une attitude non cognitive qui consiste à s'engager dans une évaluation morale des choses. Ainsi, en intégrant cette dimension non cognitive, on comprend que les termes moraux renvoient à des attitudes inhérentes à un point de vue moral. Ils possèdent ce point de référence psychologique.

On pourrait dire que cela conduit à une forme de subjectivisme éthique, où la terminologie morale est définie en relation avec des états subjectifs tels que l'adoption d'un point de vue moral. Soit. Mais il en résulte toujours des jugements moraux cognitifs, ce qui n'était pas le cas chez A.J. Ayer. Kurt Bayer est le second représentant de ce philosophe australien.

On cite plus souvent le prescriptivisme de R.M. Hare. R.M. Hare, qui enseignait à Oxford, vous vous souvenez que je l'avais mentionné à propos du débat sur le langage religieux. C'était lui qui avait donné l'exemple du professeur d'Oxford qui avait eu une réaction irrationnelle, vous vous en souvenez, face à quelqu'un qui essayait de s'y opposer à l'époque.

Dans son ouvrage **Le Langage de la morale**, il s'est efforcé d'analyser l'usage courant du langage moral dans la langue de tous les jours. Il est parvenu à la conclusion que ce langage est impérativement grammaticalement, et non pas seulement indicativement. Ainsi, son sens premier ne réside pas dans l'énoncé d'un fait, comme « A est B » ou « voler est mal », mais dans l'emploi de l'impératif.

N'y pensez même pas ! Le langage moral prescrit, il ne décrit pas. De ce fait, il échappe à la vérification positiviste des descriptions prétendument factuelles. Les affirmations morales ne sont pas des descriptions factuelles ; ce sont des prescriptions, et la situation est donc différente.

L'affirmation selon laquelle la conception positiviste logique du langage était si grossièrement restrictive qu'elle ne permettait que des tautologies et des énoncés descriptifs est implicite. Tout le reste relève de l'expression émotionnelle. Or, qu'en est-il des ordres, etc. ? Remarquez cette difficulté même chez Wittgenstein, dans un passage que je vous ai lu hier soir, enfin la semaine dernière , où Wittgenstein dit : « Quelqu'un dit : tu ne feras pas cela. »

Et ce que vous avez envie de répondre, c'est : « Et si je le faisais ? » Ce que Wittgenstein explore en quelque sorte, c'est l'étrangeté du « tu ne feras point » si

l'on adopte une vision réductionniste qui limite notre action à des énoncés factuels ou à des expressions émotionnelles. On se demande alors : que signifie ce « tu ne feras point » ? Et Hare, précisément, s'empare de cette idée et la considère comme la caractéristique essentielle du langage moral, non seulement des jugements moraux, mais aussi de toutes les autres formes de langage moral : le prescriptivisme.

Ce type de prescriptivisme, bien sûr, reste assez vague quant aux fondements sur lesquels il repose. Il peut s'agir d'une prescription sociale. Il peut s'agir d'une prescription parentale.

Il pourrait s'agir d'un autre commandement ou ordre. Il pourrait même s'agir d'un commandement divin. Et cette mention d'un commandement divin, vous le remarquerez, apparaît un peu plus tard.

Le prescriptivisme a rapidement été suivi par le descriptivisme. Le descriptivisme, selon Philippa Furst (UCLA) et John Searle (ici présents), repose essentiellement sur des faits empiriques, mais des faits empiriques porteurs de valeurs.

Et pour étayer son propos, John Searle, dans un article intitulé « Comment dériver un devoir d'un être », a montré comment procéder. Alors, ici, sur le tableau (je vais éteindre l'écran un instant pour que vous puissiez mieux voir), Jones a déclaré : « Je promets par la présente de payer 5 \$ à Smith . »

Voilà un fait avéré, vérifiable empiriquement. Il s'ensuit que Jones a promis de payer 5 \$ à Smith, une simple traduction. Par conséquent, il s'ensuit également que Jones s'est engagé à payer 5 \$ à Smith, une simple question de définition des termes.

Il s'ensuit donc, en termes simples, que Jones a l'obligation de verser 5 \$ à Smith. Par conséquent, et toujours en termes simples, Jones devrait verser 5 \$ à Smith. On obtient ainsi une obligation morale découlant d'une affirmation empiriquement vérifiable.

Autrement dit, certaines situations factuelles, comme le fait de promettre, constituent une action sociale, quelque chose de descriptible empiriquement. D'autres situations descriptibles impliquent une obligation morale. On décrit donc un état à partir d'une obligation en décrivant et en traduisant soigneusement la description.

Ainsi, ce que faisait So, voyez-vous, c'était souligner ce qu'il appelle un acte de langage, du genre : « Premièrement, Jones a dit : “Je promets par la présente de payer 5 \$ à Smith.” » C'est un acte de langage, un acte de langage qui engage moralement.

Le langage est bien plus diversifié que ne le laissent entendre les simplifications excessives de l'AGA. On aboutit donc à un descriptivisme . Or, à bien des égards, l'un des développements les plus intéressants est celui de la théorie du commandement divin.

Or, la littérature sur la théorie du commandement divin – et pour ceux d'entre vous qui s'intéressent à la théorie éthique, cela n'est pas nouveau – remonte souvent au Moyen Âge, et plus précisément au dialogue de Platon, l'Euthyphron, où Socrate aborde le respect dû aux parents et au divin. Elle soulève la question de savoir si le commandement est juste parce que Dieu le veut, ou si Dieu le veut parce qu'il est juste. Ce genre de question est soulevé par Platon. En résumé, il existe une longue tradition qui consiste à faire remonter nos obligations morales à la volonté de Dieu.

La loi de Dieu, les commandements de Dieu, quelle que soit leur forme officielle. Et c'est ce qui a été abordé ici , concernant le sens des termes éthiques. J'aborde la question sous cet angle intentionnellement afin de souligner que la théorie du commandement divin peut être utilisée d'au moins deux, voire trois manières différentes.

Elle peut servir, et je crois que c'est là son principal intérêt : elle peut être utilisée pour aborder le fondement de l'obligation morale. Pourquoi être bon ? Eh bien, par la volonté de Dieu. Théorie du commandement divin.

Le fondement de l'obligation morale, cela va de soi. On l'utilise aussi pour désigner la source de notre connaissance morale. Comment savons-nous ce qui est juste ? Parce que Dieu l'a dit.

Par ailleurs, Carl Henry, dans ses écrits sur l'éthique, insiste sur ce point. En réalité, il ne fait pas de distinction entre ces différents aspects, mais son principal souci est de souligner la source de la connaissance morale. Je pense qu'on peut encore s'en servir pour souligner la source de la connaissance morale si l'on reconnaît qu'il existe une révélation générale autant qu'une révélation spéciale en matière morale.

Et, bien sûr, dans Romains 1, Paul parle clairement de la connaissance morale par la révélation générale. Dans la mesure où la nature humaine est constituée et fonctionne selon un principe de loi morale, alors, en ce sens, avoir Dieu comme créateur signifie que ce commandement divin est présent. Mais la troisième manière dont la théorie du commandement divin est utilisée, et celle qui est significative dans ce contexte post-positiviste, concerne la signification des termes moraux.

Que signifie dire que quelque chose est juste ou faux ? Que signifie dire que c'est bon ou mauvais ? Il s'agit des commandements de Dieu, de sa volonté. Ce renouveau de la théorie du commandement divin vise donc à répondre aux questions soulevées par Ayer.

Cela ressort très clairement des écrits de Robert Adams, à l'UCLA. D'ailleurs, vous avez peut-être rencontré Marilyn Adams lors de sa venue à la conférence, l'an dernier, n'est-ce pas ? Robert Adams est son mari.

Ils forment un couple à l'UCLA. Un couple remarquable. Il a écrit plusieurs articles sur la théorie du commandement divin.

Philip Quinn a écrit un livre sur le sujet. Il enseignait à l'université Brown. Comme beaucoup d'autres personnes de son calibre, il travaille maintenant à l'université Notre-Dame.

Le monde entier semble se rassembler à Notre-Dame. Et Phil Quinn en fait partie. Il est d'ailleurs actuellement rédacteur en chef de *Faith and Philosophy*, la revue de la Société des philosophes chrétiens.

Mais ce sont actuellement ces deux voix qui prédominent. L'accent mis sur la théorie du commandement divin remonte également à Elizabeth Anscombe. De qui devriez-vous vous souvenir ?

Une philosophe catholique britannique qui, depuis les années quarante, a accompli un travail remarquable, principalement dans les domaines de la philosophie morale et de la psychologie philosophique. Enfin, je crois que c'était en 1955. Elle a publié un article intitulé « Philosophie morale moderne » dans la revue britannique *Mind*.

Philosophie morale moderne. Elle y déplorait l'impression, depuis un demi-siècle, d'une sorte de conspiration visant à éliminer la notion de loi de l'éthique moderne. Elle évoque notamment l'influence de l'utilitarisme.

Mais bien sûr, l'histoire de la première moitié de ce siècle comprend non seulement la diffusion de l'éthique utilitariste, mais aussi l'essor du positivisme logique. Ce dernier a évidemment éliminé la notion de loi de la philosophie morale. Son affirmation était qu'il n'est pas tout à fait surprenant que, sans une forme quelconque de morale Pour un législateur, il est très difficile de soutenir une conception de la loi morale.

Elle faisait donc référence aux racines de la conception de la loi morale dans la tradition occidentale, à savoir la tradition judéo-chrétienne et le stoïcisme romain. Quelle combinaison ! Et elle, en tant que catholique et thomiste, plaidait bien sûr pour un regain d'importance accordée à la loi morale.

Ce qui nous donnerait un fondement non seulement à l'obligation, mais aussi à la signification de la notion de loi morale. La signification de cette notion dépend de l'existence d'un législateur moral.

Ce qu'elle souhaiterait, c'est une théorie du droit naturel. Une combinaison de commandement divin et de droit naturel. Le commandement divin donne sens aux termes moraux et fonde l'autorité.

Et le droit naturel, en ce qui concerne la manière dont nous connaissons nos obligations morales. Ainsi, cette perspective replace l'ensemble de la théorie éthique, à mon avis, dans sa phase antérieure à l'apparition des positivistes . En réalité, elle est même, à certains égards, plus avancée, notamment en raison des sérieuses remises en question d'une éthique purement utilitariste, telles qu'elles apparaissent en particulier dans la théorie du commandement divin.

Mais aussi d' un point de vue moral et éthique normative. Des commentaires , des questions ? Oui, Carl. Oui, mais précise un peu, Carl.

Sans législateur moral , le concept de loi morale est dénué de sens. Il n'existe aucun point de référence empirique, aucun point de référence factuel pour la loi morale. Certes, des lois peuvent être édictées par des humains, mais dans ce cas, un corps législatif ou un dirigeant exercerait la fonction de législateur moral .

Mais cela n'aurait pas l'autorité de la loi divine. Elle souhaite donc l'existence d'un législateur divin pour donner un sens à une loi morale universelle et immuable, concept qui serait empiriquement et factuellement dénué de sens sans elle. Comment Kant réagirait-il à cela ? Eh bien, pour commencer, Kant ne se préoccuperait guère du sens empirique, de la vérifiabilité empirique et de toutes ces questions.

Vous verrez. Votre question est intéressante car Kant l'aborde différemment. Il affirme que, puisque nous avons cette reconnaissance intuitive du devoir, nous devons l'expliquer d'une manière ou d'une autre.

En définitive, il s'agit d'un législateur moral . Vous verrez. J'imagine donc que Kant aurait applaudi Anscombe sur ce point, tout en rejetant sa théorie du droit naturel et son fondement métaphysique.

Vous verrez. Mais le lien entre la loi morale et celui qui la donne , Kant le reconnaît tout aussi clairement qu'Anscombe. Oui.

Kant dirait qu'il faut postuler l'existence du législateur . Et je soupçonne qu'Anscombe, du moins dans les années 1950 en tant que thomiste, aurait dit que l'on peut utiliser les cinq arguments de Thomas en faveur du législateur moral. Mais même sans législateur , Kant dirait que nous avons un devoir.

Oui, il dirait que nous avons le sens du devoir moral. Cette intuition. Eh bien, oui, nous avons une reconnaissance intuitive du fondement commun de la moralité selon lequel nous devons toujours agir par sens du devoir.

Oui, en ce sens, c'est intuitif. La contradiction apparaît lorsqu'on essaie d'agir rationnellement et de faire quelque chose de mal. C'est là que la contradiction se manifeste, dans le jugement moral particulier .

Mais je crois que la différence entre eux, celle que vous semblez souligner, est la suivante. J'utilise le terme « intuitif » pour Kant. Non pas au sens de Moore ou Ross, car il ne s'agit pas d'intuitif, mais plutôt d'un noyau moral commun.

Mais, du fait de l'avènement du critère de vérifiabilité positiviste, Anscombe aurait voulu éviter ce type d'approche. Car le positiviste interrogerait Kant : quel est le statut ? Quelle est la signification de ce sens du devoir ? Est-ce un sens du devoir empiriquement accessible ? Et le positiviste répondrait par la négative.

L'éthique de Kant serait donc exclue par la théorie émotiviste d'Ayer . Vous me suivez ? En contournant cet obstacle, Anscombe cherche à redéfinir le sens du devoir ou de la loi morale, le faisant ainsi dépendre d'un législateur moral.

Karl ? Donc, la reconnaissance de ces lois morales découle simplement de l'existence d'un législateur moral ? Ce n'est pas intuitif, mais c'est plutôt... Oui, oui, oui. Ainsi, si une personne est un naturaliste convaincu et n'a pas de législateur moral, il est peu probable qu'elle trouve un sens quelconque à la loi morale. Aucun sens concret, absolument aucun.

Vous voyez, posez-vous la question, c'est assez clair : quelle signification, selon la théorie de la vérifiabilité d'Ayer, se rattache à une affirmation comme « nous sommes tous moralement tenus par une loi universelle » ? Vous voyez ? Être moralement tenu, qu'est-ce que cela signifie ? Éprouver le sentiment subjectif d'avoir à agir ainsi ? Un sentiment subjectif de culpabilité ? Ayer dirait que c'est du ressort du psychologue, cela n'a rien à voir avec l'obligation morale. Vous voyez ? Se contenter de descriptions psychologiques ne sert à rien. Vous vous souvenez des quatre types de langage moral d'Ayer ? Il y a les descriptions psychologiques, et il y a les descriptions psychologiques et d'autres descriptions subjectives.

Il y a des exhortations, certes, qui relèvent simplement de l'expression des émotions. Il y a des déclarations ouvertement émotionnelles, et il y a des jugements moraux supposés. Il y a aussi des énoncés méta-éthiques, devrais-je ajouter.

Très bien, passons au point suivant. Le débat sur le langage moral et sa signification a remis au goût du jour l'éthique normative. Et ces vingt dernières années ont été marquées par une intense activité dans ce domaine.

J'ai dressé une liste de cinq des auteurs les plus influents, des noms que vous devriez connaître, et que vous connaissez déjà si vous avez suivi des cours de théorie éthique. John Rawls, à Harvard, avec son ouvrage sur la théorie de la justice, a introduit une approche contractualiste. Vous vous souvenez sans doute de la notion d'état de nature chez John Locke, qui, en raison des besoins et des droits communs, a conduit à une société civile reposant sur une forme de contrat social.

Ce que fait Rawls, ce n'est pas seulement évoquer un fondement contractualiste du gouvernement, mais un fondement contractualiste de toute moralité. Il lui faut donc un équivalent de l'état de nature rawlsien. Et ce qu'il décrit, c'est ce qui se passerait derrière ce qu'il appelle un voile d'ignorance.

Un voile d'ignorance. Autrement dit, si un groupe de personnes adoptait une position selon laquelle il ignore tout des événements futurs susceptibles de l'affecter, en bien comme en mal. Un voile d'ignorance.

Quels principes établiriez-vous alors pour organiser nos vies derrière ce voile d'ignorance ? Il suggère que ce qui en découlerait, ce qu'il propose, repose sur deux principes. Premièrement, les avantages et les coûts de la société devraient être équitablement répartis. Deuxièmement, cette répartition devrait s'effectuer même en cas d'inégalité, en avantageant les plus défavorisés.

Avec des avantages favorisant les plus défavorisés. Sur ce point, il a tenté de proposer une structure pour l'économie politique. Ce n'est pas tout à fait une approche utilitariste.

Bien que son discours sur l'égalisation des avantages et des coûts comporte indéniablement une dimension conséquentialiste, il ne s'agit pas pour autant d'une approche utilitariste. Il ne se contente pas d'affirmer qu'il faut maximiser les avantages pour le plus grand nombre.

Non. Il y a bien une influence kantienne, cette insistance sur l'égalité, au détriment d'autres considérations. Il y a bien une influence kantienne, mais ce n'est pas une éthique kantienne qui se fonde sur un sens fondamental du devoir.

Il s'agit d'un arrangement contractuel. Ainsi, la moralité ne repose pas sur un commandement divin, ni sur un principe moral a priori.

Elle ne repose pas sur une évaluation empirique des conséquences. Soit. De cette façon, on élimine le commandement divin, on élimine la loi naturelle, on élimine l'éthique kantienne, on élimine l'éthique utilitariste.

Elle repose plutôt sur un consensus social. Son approche a suscité d'innombrables débats, non seulement parmi les éthiciens, mais aussi en science politique, en économie, et bien d'autres domaines.

De manière générale, ses penchants penchent pour une philosophie politico-économique plus libérale que conservatrice, fondée sur ces principes. Également à Harvard, Robert Nozick, dans son ouvrage **Anarchie, État et Utopie**, défend une pensée économique et politique des plus conservatrices. Nozick soutient qu'il n'existe qu'un seul principe fondamental.

Chaque individu a le droit d'acquérir ce qu'il désire, pourvu qu'il ne le prenne pas illégalement à autrui. Le droit d'acquisition est une forme d'égoïsme éthique.

Le principe moral fondamental est le respect du droit d'acquisition. Certes, il préconise un filet de sécurité pour les plus démunis. Mais au fond, il s'agit d'un individualisme radical.

Il me semble qu'il incarne la philosophie de ce type de politique économique de Reagan, qui prônait l'initiative individuelle et, essentiellement, le droit d'acquérir des biens avec un minimum de réglementation légale et un filet de sécurité.

Curieusement, deux personnes se trouvaient dans le même département à Harvard, au même moment. Il y a quelques années, l'un de nos anciens élèves étudiait le droit à Harvard, et ils discutaient de... Ces deux points de vue étaient débattus dans un cours de droit, lorsqu'une voix venue du fond de la salle, qui s'est avérée être celle de Rawls, a interrompu et corrigé quelqu'un.

Et une autre voix, celle de Nozick, s'éleva de l'autre côté de la salle, interrompant elle aussi la discussion. Ils se retrouvèrent donc tous les deux, dans ce cours de droit, à débattre de cette question. De nombreux débats, j'imagine. Alan Goodworth, de l'Université de Chicago, a pris sa retraite il y a seulement deux ans.

Raison et morale. Essentiellement kantien. Et à bien des égards, il représente une renaissance des approches kantienne de l'éthique.

Souvent appelé respect des personnes, le respect des personnes est un principe fondamental. Rappelons que la seconde formulation de l'impératif catégorique de Kant stipule que nous devons toujours traiter les personnes comme des fins et non comme de simples moyens.

Le respect des personnes. Alan Goodworth tente de l'expliquer en soulignant que chacun aspire à la plus grande liberté possible pour réaliser son projet de vie. Or, si je veux être logiquement cohérent et éviter toute contradiction, le fait que je souhaite cette liberté implique que je dois respecter celle d'autrui dans le même but.

Nous avons donc ce qu'il appelle un principe de cohérence générique. Ce principe n'est autre que le principe d'universalisation de Kant. Il s'agit de ne pas faire valoir ses propres fins, ses propres objectifs, ses propres droits en violation des droits identiques d'autrui.

Cela reviendrait à enfreindre le principe de cohérence générique. C'est pourquoi il a tenté de reconstruire une éthique kantienne. Alan Donegan, qui a également enseigné à Chicago pendant de nombreuses années avant de rejoindre Caltech, est décédé il y a un an et demi, deux ans seulement.

L'ouvrage d'Alan Donegan, **La Théorie de la moralité**, est également d'inspiration kantienne. Il s'est attaché à partir du principe du respect de la personne et à en déduire des implications pour la mise en œuvre d'une éthique plus spécifique. Il a ainsi démontré la véracité des principes essentiels de l'éthique judéo-chrétienne.

Cela vous intéressera sans doute : il me l'a confié un jour lors d'un séjour ici. Après de nombreuses années de réflexion et d'argumentation, une fois son livre imprimé, il en est arrivé à la conclusion que si l'éthique judéo-chrétienne était vraie, la théologie sous-jacente l'était probablement aussi, et qu'il devait se convertir au christianisme. Et, homme intègre, il l'a fait. Un personnage tout à fait remarquable, par ailleurs.

Alan Donegan, un livre qui vaut vraiment le détour. Alasdair MacIntyre, un nom que vous avez certainement déjà entendu. Trois ouvrages majeurs dans ce domaine, qui marquent une rupture avec les approches normatives traditionnelles en matière de décisions et d'actions morales.

Délaissant une approche des décisions morales fondée sur des règles, une éthique de la prise de décision, nous nous tournons plutôt vers ce que nous appelons l'éthique de la vertu.

L'accent est mis sur le caractère moral, sur les qualités morales de la personne plutôt que sur la moralité des actions individuelles.

Dans son ouvrage **Après la vertu**, il retrace toute l'histoire de l'éthique depuis l'époque présocratique, voire homérique, jusqu'à l'époque post-kantienne. Il démontre ainsi que les premiers Grecs, puis Platon, Aristote, les Stoïciens et les penseurs médiévaux, s'intéressaient avant tout à la culture de la vertu. Le souci de la croissance et du développement de l'âme se retrouve chez Platon.

On retrouve chez Augustin, entre autres, le développement du caractère. Et ce n'est qu'au XVIII^e siècle, avec les Lumières, que se développe une éthique fondée sur des règles, où la décision et l'action priment. Attention toutefois à ne pas généraliser à outrance.

Car, assurément, chez des penseurs comme Augustin et Thomas d'Aquin, avec leurs approches de l'éthique fondées sur le droit naturel, on observe une préoccupation pour les règles morales, à savoir le droit moral naturel, ainsi que le droit biblique, afin de guider les décisions morales et de produire des actions justes. C'est un fait. Mais la préoccupation majeure concerne les vertus .

En fait, il est intéressant de constater, et cela peut paraître paradoxal au premier abord, que lorsque Thomas d'Aquin aborde les règles de la théorie de la guerre juste, il le fait sous l'égide de la vertu d'amour. La vertu d'amour. Car l'amour exige que la justice soit tempérée par l'amour.

dans cette perspective que la guerre juste doit être comprise. Or, MacIntyre ne se contente pas de retracer l'évolution de ces deux traditions éthiques ; il examine également ce qui a succédé à la vertu dans une éthique fondée sur des règles, notamment le développement de l'utilitarisme et son indifférence totale aux questions de vertu. En effet, l'utilitarisme s'intéresse uniquement à l'utilité maximale des actions et des politiques.

Il poursuit des fins non morales plutôt que la finalité morale du développement du caractère. Il le fait. Mais il souligne également que ces fins reposent sur des traditions différentes, des traditions philosophiques incommensurables.

Parler d'incommensurabilité, c'est dire qu'on ne peut évaluer l'un selon les normes de l'autre. On ne peut traduire l'un en termes de l'autre. Ils ne sont pas réductibles l'un à l'autre.

Il approfondit cette question dans le second volume, intitulé « Quelle justice, quelle rationalité ? ». La question de la « justice de qui » met en évidence l'incommensurabilité des traditions quant au sens et aux exigences de la justice. Quant à la question de la « rationalité de qui », elle souligne l'incommensurabilité des raisons invoquées pour justifier les points de vue moraux proposés. Différents critères de jugement rationnel sont en jeu.

Ce thème réapparaît dans son troisième ouvrage, paru il y a seulement deux ans : **Trois versions rivales de l'enquête morale**. Si vous n'avez le temps de lire qu'un seul de ces trois livres, lisez le troisième.

Il est beaucoup plus concis que les autres. Chacun des autres aurait pu, je pense, être écrit de manière à présenter l'argument de façon tout aussi convaincante en deux fois moins de mots. Mais MacIntyre est ce genre de personnage écossais-irlandais imposant, très loquace dans sa langue et débordant de passion, si bien que ses écrits sont fascinants, regorgeant d'anecdotes historiques, surtout lorsqu'il s'agit d'Écosse.

Je veux dire, on y apprend l'histoire écossaise et tout le reste, mais aussi d'autres choses. Il a un intérêt fascinant pour l'histoire sociale, pas seulement l'histoire intellectuelle, mais bien l'histoire sociale, et cela transparaît très clairement dans cet ouvrage. Or, les trois traditions rivales du troisième volume diffèrent manifestement dans leur conception de la raison ainsi que dans leur conception des fondements de l'éthique.

La première est la tradition aristotélicienne, développée plus en profondeur par Thomas d'Aquin. La seconde est celle des Lumières des XVIIIe et XIXe siècles.

Il cite une édition du XIXe siècle de l'Encyclopædia Britannica, qui comportait un article sur l'éthique. Ce dernier y était traité comme une science à part entière, accumulant progressivement un savoir moral de plus en plus reconnu universellement, jusqu'à l'émergence d'une science éthique universelle, solidement ancrée dans le raisonnement positiviste. Il perçoit cette approche rationaliste comme l'aboutissement de la conception normative de certains auteurs du XVIIIe siècle. La troisième version, la troisième tradition, est celle de Nietzsche.

Et c'est là, bien sûr, son apport. On peut dire sans exagérer qu'il y ajoute l'éthique nietzschéenne du rapport de force entre les forts et les faibles. Bref, les idées de Nietzsche.

Car pendant qu'il travaillait sur d'autres sujets, on a assisté à une véritable résurgence du postmodernisme, avec cette insistance qu'on appelle aujourd'hui politiquement correct, mais qui était en réalité du subjectivisme, parlant de « ma vérité » et de « mes normes morales », etc., à partir de l'affirmation de désirs non pas fondés sur la raison, mais sur le volontarisme. Il propose donc ces trois alternatives et tente de cerner le véritable choix à faire entre elles. Mais n'oubliez pas qu'elles ont une conception différente de ce qui constitue la rationalité.

Dans la première tradition, on retrouve le concept de sagesse, hérité d'Aristote, ainsi que celui de prudence, présent également au Moyen Âge. La seconde tradition repose sur un raisonnement déductif quasi scientifique, incarnant l'idéal scientifique.

Et dans le troisième cas, bien sûr, la raison n'est autre que la rationalisation. Elle est au service des émotions. Et on perçoit clairement son point de vue.

Il est intéressant de constater que ce sujet est étroitement lié à son autobiographie. En effet, dès son jeune âge, dans les années 50, il s'est intéressé au problème du langage religieux. On se souvient notamment de sa contribution au débat sur le langage religieux, notamment lorsqu'il évoquait le caractère singulier et spécifique des langages religieux, distincts des autres usages linguistiques, ce qui impliquait qu'on ne pouvait étayer une croyance religieuse par d'autres formes d'utilisation du langage.

L'idée étant qu'à l'époque, il adhérait à une théologie profondément barthienne, selon laquelle Dieu se connaît indépendamment de tout processus rationnel, par une sorte de rencontre existentielle. Or, au fil des ans, il s'est complètement éloigné du christianisme. Il s'est intéressé au marxisme, et ces trois ouvrages témoignent de son retour progressif vers une forme de théisme. Ainsi, lorsqu'il a publié « Après la vertu », il était aristotélicien, mais n'était pas encore revenu au christianisme.

Et ce processus s'est poursuivi, si bien que dans le troisième volume, il n'est pas seulement aristotélicien, mais aussi thomiste et catholique pratiquant. Il est donc revenu à la foi chrétienne. Et, comme je l'ai dit précédemment, comme beaucoup d'autres personnes de bonne volonté, il est maintenant à Notre-Dame.

Voilà donc l'évolution de l'éthique. On peut donc affirmer sans hésiter que, ces vingt dernières années, voici les cinq personnalités les plus influentes dans ce domaine. J'ai le sentiment que l'influence de Rawls se maintient et se maintiendra, plus encore que celle de Nozick, Gewirth et Donegan.

À l'heure actuelle, ce sont peut-être Rawls, pour ses décisions éthiques fondées sur des règles et des principes, et MacIntyre, pour son éthique des vertus, qui sont les deux auteurs les plus commentés, ceux que vous devriez connaître. Je m'arrête là et vous laisse le soin de questionner, de réagir, de commenter, d'ajouter ce que vous voulez. Le résultat est que l'éthique normative, à l'instar de la philosophie de la religion, est bel et bien vivante, malgré tout.

en parle beaucoup . Rawls la définit comme la répartition équitable des avantages et des coûts pour une société.

Nozick, en matière de défense des droits individuels, prône essentiellement le droit d'acquisition. Gewirth, quant à lui, défend le respect d'autrui et de son projet de vie. Donegan, de son côté, défend également les droits individuels.

Il me semble donc juste d'affirmer que l'accent est mis sur la justice dans le cadre de la théorie des droits. Il est également intéressant de noter qu'aucun de ces quatre n'est utilitariste. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils ignorent les conséquences de leurs actes ; bien au contraire.

Mais ils ne sont pas utilitaristes au sens où ils appliqueraient systématiquement le principe d'utilité. Le respect de la personne , la perspective kantienne et les théories des droits de l'homme semblent donc occuper une place centrale . Donegan , du moins pour l'instant, affirmerait sans hésiter qu'une éthique biblique va bien au-delà de l'approche kantienne.

Je ne suis pas certain qu'il ait jamais approfondi la question à sa satisfaction. Je me souviens de ses conférences inaugurales à notre congrès de philosophie, quelques années après la parution de la théorie de la moralité. Pendant la discussion, je me rappelle de Rich Mao, du Calvin College, posté dans un coin (si nous étions dans l'aile est d'Edmund), interrogeant Donegan à la tribune et s'efforçant de le guider pas à pas pour qu'il explique comment une éthique chrétienne influencerait sa réflexion éthique.

Et il progressait petit à petit, commençant à le comprendre, mais il devait réfléchir d'une manière totalement inédite pour lui, avant de devenir théiste. Il avait été élevé dans une famille méthodiste en Australie, mais je crois qu'il n'avait pas beaucoup réfléchi d'un point de vue théiste depuis ses études supérieures. MacIntyre exerce une grande influence sur les éthiciens chrétiens.

Il a exercé une grande influence sur le théologien Stanley Hauerwas, qui a développé l'éthique des vertus à partir d'une perspective plus théologique, en l'intégrant aux approches narratives de l'éthique, au récit de la tradition. On perçoit cette influence implicitement dans l'importance accordée aux différentes traditions. Ainsi, participer à la vie d'une tradition, à la vie d'une communauté, et s'approprier son histoire est une manière d'intérioriser les valeurs de cette tradition et de commencer à faire siennes ses vertus.

Ainsi, toute la théorie du développement moral est profondément affectée par ce type d'approche. Comment MacIntyre dirait-il qu'on critique les vertus d'une tradition particulière ? Oui, c'est là le point faible. On essaie de maintenir une certaine cohérence.

On essaie d'évaluer l'impact sur autrui et le résultat final. Mais il ne semble pas avoir développé de points de repère critiques clairement définis. Il s'agit donc d'évaluer la valeur, je voulais dire la valeur morale et sociale de la chose.

Dans « Après la vertu », l'une des premières choses qu'il fait est d'établir un contraste entre l'éthique aristocratique de la tradition homérique et ce qui deviendra plus tard l'éthique socratique, c'est-à-dire l'éthique qui valorise la beauté, la force et l'honneur. Voilà l'éthique aristocratique. Et si vous connaissez les écrits d'Homère, vous pouvez la retrouver chez ses héros.

Socrate, lui, est très différent. Ce qui le préoccupe, c'est la justice. L'amitié.

Avec respect. Avec révérence, vous comprenez. Maintenant, lui... Dirais-je que l'un ou l'autre a tort ? Faux.

Inférieur, oui. Il ne semble pas dire que c'est faux. Il semble plutôt parler d'infériorité en termes de type de société qu'il a engendrée.

L'un a bâti Sparte. L'autre a bâti Athènes. À vous de choisir.

Oui. Oui, tout à fait. Vous avez parfaitement raison.

L'épanouissement humain, en réalité, est le terme souvent employé pour désigner la fin, le but. L'épanouissement humain. Que signifie s'épanouir ? Dans la tradition aristotélicienne, cela signifie se réaliser pleinement.

L'épanouissement complet. La plénitude. L'épanouissement complet du potentiel humain.

Mais cela implique une téléologie aristotélicienne. Bon, on a dépassé les bornes.